

Victor-Lévy Beaulieu, lectures poétiques et critiques au je

Renaud Longchamps

Numéro 68, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Longchamps, R. (1997). Victor-Lévy Beaulieu, lectures poétiques et critiques au je. *Nuit blanche*, (68), 6–8.

Victor-Lévy Beaulieu, lectures poétiques et critiques au je

Je siffote ; je grave autour de l'hiver sans voix,
entre la pluie insipide et la neige noyée. Sur le
boulevard Chartier, l'eau n'est plus de l'eau.
L'eau réside en moi, inerte surface tachée de
vieille terre arrachée à l'automne. Je demeure ainsi
sous l'immobile durée de l'ardent soleil d'avril.

Par
Renaud Longchamps

Depuis peu, j'ai quitté l'âge de ma mère. Je ne reconnais plus ses abominables secrets de famille. Maintenant je vis dans l'âge de mon père, dans ses mots francs, durs, cassants. C'est le printemps. J'ai des semelles neuves et tout le vent dans la figure. La marche me sauve. Au bureau de poste, je relève mon courrier. Les vieux s'interrogent sur mon sinistre silence de chômeur aux éternelles absences. L'œil vert, le groupe grommelle en me voyant feuilleter les livres de Victor-Lévy Beaulieu et de Jacques Pelletier. Un loustic risque : « Tu te paies du temps de lecture depuis que tu travailles plus à la manufacture ? » Je souris ; je fais la moue devant cette exposition décadente de dents pourries et de sourires jaunis.

Je retourne à la maison, porté par les futures lectures. J'entre ; le téléphone sonne ; c'est ma mère. Elle m'entretient des petites misères de son Caïn de fils, millionnaire, ignare, inculte, ci-devant frère et voisin. Envie de lui raccrocher au nez... Envie de lui télécopier ma grande misère. Je la quitte sur un mensonge en forme de pommes de terre sur le feu en train de coller au fond du chaudron. Puis je m'étends sur le divan, sans penser à Freud, à Fred et au complexe de Dipp.

Dorénavant seul, je respire le papier neuf, l'encre mesurée, la prose démesurée. À bout de bras, je tiens les *Chroniques du pays malaisé*, beau livre à la facture impeccable. Soudain, l'odeur du livre vierge ramène le souvenir de la bibliothèque de mon père, celle dispersée par ma mère le lendemain de ses funérailles. Tous ces livres disparus dans la nuit, emportés par quelques sorcières familiales, jetés dans des autodafés dont seule la *mother* avait la clef et la formule. *La légende d'un peuple* de Louis Fréchette échappa à la nuit et au futur brouillard : depuis peu, je lisais ce livre à la lueur de ma lampe. Même dans la nuit du décès de mon père. J'avais 9 ans. C'était hier. C'était déjà l'hiver dans ma mémoire.

Maintenant je dors ; je rêve. Dans une nuit sans lune, je flotte au-dessus de Trois-Pistoles ; je chute avec mes souvenirs amers ; je tombe sur une chaise de babiche à une grande table de pommier au bout de laquelle un homme se signe de sa pipe claire. Là, en terre de patience, un écrivain du pays équivoque me convoque à la liberté sur parole.

L'homme me regarde, tout perdu dans ses jongleries. Il est du second versant de son âge, du côté du père qu'il a fini par rejoindre après colères et imprécations, comme il se doit au pays des maux. Der-

rière ses verres sombres, je distingue les premiers cercles de petits yeux graves qui se perdent peu à peu dans la pénombre. Lorsqu'il parle, la lumière se retire, puis disparaît. Demeure la parole souveraine, seule dans la nuit parfaite, et l'éclair des mots rapides sur le fleuve gravide. Soudain, au-dessus de Trois-Pistoles, les mots s'immobilisent avant l'aube, après le crépuscule fluvial. Demeure la parole souveraine parce que dépouillée des aspérités propres aux petits pouvoirs pourris : « Quand on a tout perdu, reste la parole. Il faut la prendre dans son étendue propre. Dans un même mouvement, la parole traduit le corps et l'élan, la matière et la foudre » qu'il dit, l'écrivain rarement muet.

Je dépose les *Chroniques du pays malaisé* sur la table de pommier et je réponds : « Où étions-nous vingt ans plus tôt ? Dans nos vingt ans déjà entamés ? dans les septante hurlantes et tonitruantes ? Au Québec de la becquée franche et joyeusement anarchique, les pieds pris dans le ciment frais des complicités et des copinages ? »

Victor-Lévy Beaulieu
LA QUERELLE DES CLOCHERS
Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,
1997, 131 p. ; 19,95 \$

Voici publiée la pièce de théâtre jouée au Caveau-théâtre des Trois-Pistoles, du 27 juin au 16 août derniers, dans une mise en scène de Jean Salvy et Denise Guibeault, avec les comédiens Sylvie Drapeau, Jean-Louis Roux, Robert Toupin, Jean Petitclerc et Reynald Robinson ; huit choristes et un musicien faisaient partie du spectacle.

L'histoire se passe alors que la rébellion de 1837 tourne au désastre à Saint-Eustache. Aux Trois-Pistoles, les gens du Parti d'en bas et ceux du Parti d'en-haut se chicanent pour la construction d'une église : doit-on l'ériger en bordure du fleuve où vit le grand seigneur Rioux ou bien sur la côte où passera bientôt le nouveau chemin du Roy et la voie ferrée ? Deux églises seront construites et la « querelle des clochers » durera dix ans. Quelques membres de la tribu des Malécites cabanent encore le long de la rivière, aux confins des Trois-Pistoles. Une Squaw viendra pleurer à l'église d'en bas la mort de son enfant, écrasé sous la charrette chargée de pierres de Thadée Beauchemin, l'homme d'affaires de la paroisse d'en-haut !

L'atmosphère de la pièce est chargée, les répliques agressives et seuls les chants du Petit Peuple, en français, en latin, en langue amérindienne, y créent quelques moments de détente. Les dialogues du

J'approche la vieille lampe à l'huile et je lis. Plutôt je relis à voix haute le rapailage d'articles publiés dans divers journaux et revues québécois dans les années 70. Qu'ai-je redécouvert ? Rien de bien neuf. Plutôt du neuf usagé, recyclable parce que toujours planté de travers dans la gorge de l'actualité : le pays équivoque, figé entre les cocotiers imaginaires et mal famés de la *Folkloride* et la réalité profiteuse des *Amères loques*, *cannibalistes* et niveleurs ; les régions québécoises, pauvres, « déstructurées », exsangues, remplies de familles monoparentales, de vieux louvoyants, d'infirmités politiquement corrects et de fous fuyants ; la petite misère de la littérature québécoise en miettes, évacuée en douce de l'enseignement ; quelques portraits d'écrivains totémisés à l'époque (Aquin, Godbout, etc.) et momifiés par la suite ; des critiques de quelques critiques (les éternels Martel, les ambigus Brochu...) ; des articles classiques sur des classiques (Hugo, Lowry, Kérouac, Melville) ; un article sur le réseau de la santé aussi mal foutu qu'aujourd'hui ; un autre sur la destruction-

début à la fin respectent la langue orale : « C'pas la première fois que j'te l'dis que t'as pas affaire icitte » ou « ça presse en queue de caute ! » ou encore « j'trouverai ben à assouvir ma vengeance. Si j'devais pas y arriver moi-même, mes enfants s'en charg'ront ! » Des photos d'archives, églises et personnalités de la région, des dessins représentant les personnages de la pièce illustrent le volume, édité dans la collection « Inédits » des éditions Trois-Pistoles, région qui a repris vie depuis que Victor-Lévy Beaulieu y a repris demeure.

Monique Grégoire

Margaret Atwood et
Victor-Lévy Beaulieu
DEUX SOLLICITUDES,
ENTRETIENS
Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,
1996, 283 p. ; 34,95 \$

Lecture rafraîchissante que ces entretiens entre deux écrivains coincés entre les murs de papier de deux impérialismes culturels : l'anglo-américains (pour Margaret Atwood) et le français (pour Victor-Lévy Beaulieu). L'œil amusé y verrait une alliance objective pour sauvegarder quelques arpentés de manèges « distincts » dans le parc d'attractions indifférenciées de la planète. À peu de chose près il s'agirait d'un même combat, pour la reconnaissance d'une

renovation de sa maison par des ouvriers de la construction toujours aussi incompetents ; une virée en Matawini avant le grand retour à l'origine, avant le retour à la nature des Trois-Pistoles, au pays des pères perdus et retrouvés.

Je lui lance, dégoûté : « Quoi ! ? Le fond de l'air et du pays produit toujours les mêmes fruits profanes jamais défendus ? Quoi, encore ! ? Les mêmes dégaines qui reviennent depuis plus de vingt ans, trente ans ; les éternelles figures emblématiques et problématiques dans les arts et les lettres, à la radio, à la télévision. Bref, la culture québécoise noyautée par une petite vie de famille à la fesse fort bien tendue, aux plaintes mille fois entendues ». Une culture contrôlée par « les coquins et les copains », comme le soulignait dernièrement le journaliste Didier Fessou.

Qu'ai-je découvert ? Une immense nostalgie, sable qui alourdit la crinière des jeunes et fringants chevaux glorieux, sable qui s'écoule toujours des sabots des saboteurs du peuple québécois. Une furieuse énergie d'écrivains québécois dilapidée au

littérature nationale au Canada anglais et au Québec, combat mené dans l'indifférence des citoyens d'un pays où l'inculture est généralisée et des gouvernements vendeurs de *chars usagés*, prêts à tout sacrifier sur l'autel des impératifs commerciaux et libre-échangistes. Dans ce livre, les deux écrivains dénoncent avec un humour corrosif la piètre vision culturelle des élites canadienne et québécoise. Ils déplorent surtout l'absence d'une tradition culturelle sur laquelle appuyer la défense, l'illustration et le respect du créateur. Ici, tout comme aux États-Unis, le pragmatisme et l'utilitarisme triomphent. Nous sommes loin de la considération dont jouissent les créateurs européens.

J'ai apprécié les saillies et les réparties de Victor-Lévy Beaulieu, formidable conteur à la mémoire éléphanterque, bien que je me méfie de l'esprit encyclopédique qui sert trop souvent à masquer les faiblesses de la pensée. Victor-Lévy Beaulieu est sans contredit un homme-livre, vif et ironique, porté par l'impérieuse passion des mots.

J'ai adoré l'humour de Margaret Atwood même si, à l'occasion, elle porte le masque de la « maudite Anglaise » (selon sa propre expression) et succombe à l'idée qu'un Québec souverain sombrerait dans la « tyrannie » française, loin des Lumières, des libertés et des droits anglo-saxons. Ses propos laissent entendre que les Québécois ne sont pas un peuple adulte et responsable, respectueux de la démocratie, des

service de la définition, de l'incertitude et de l'étendue.

Qu'ai-je retenu ? Un style puissant, une plume efficace, ample mais toujours mesurée. Dans ces proses revêtues de mots têtus, nous prenons chair dans la réalité invertie, c'est-à-dire dans la surréalité des quotidiens minables, des « misérables miracles », à la gloire de la souffrance du peuple québécois, peuple équivoque, équitable, équipollent.

Où suis-je maintenant ? Au-dessus de Saint-Éphrem, Beauce, pays de l'extrême-centre. Et rudement ramené au canapé fatigué, avec *L'écriture mythologique* de Jacques Pelletier sur la figure.

Le livre se présente comme un essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu, qu'il qualifie de « récréation mythologique des pays québécois ». Pourquoi mythologique ? Parce qu'issue d'une histoire ou d'un récit fabuleux, à la racine populaire. Selon Jacques Pelletier, dans ses romans et son théâtre, Victor-Lévy Beaulieu met en scène des personnages qui incarnent sous une forme symbolique des forces de la nature ou des aspects de la condition

humaine. Inutile de dire que ça symbolise fort dans l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu. Et que ça métaphorise à mort.

Jacques Pelletier a concocté ici un fort intéressant traité de savoir-lire à l'usage des jeunes beaulieusiens. Chaque livre de Victor-Lévy Beaulieu y est présenté avec clarté et mesure, et toujours situé dans la perspective générale de l'œuvre. Jacques Pelletier souligne, entre autres, l'absolue intertextualité des romans, des essais et du théâtre de l'immense écrivain de Trois-Pistoles lorsque ce dernier s'approprie le discours de grands écrivains (Joyce, Hugo, Proust) pour mieux l'intégrer – magnifiquement ! – au discours québécois. De plus, l'essayiste multiplie les pistes de lecture d'une œuvre foisonnante qui illustre avec férocité les misères de la famille et de l'équivoque peuple québécois, peuple de l'extrême-centre, tenté par l'oubli, tiraillé par le confort, fasciné par la médiocrité et l'indifférence. Voilà un livre à lire et à relire.

Le téléphone sonne de nouveau. C'est encore ma mère. Elle m'invite à la cabane à sucre de mon beau-frère dans le sep-

tième Rang. Je décline l'invitation car je sais que son Caïn de fils, millionnaire, ignare, inculte, ci-devant frère et voisin sera présent. De ma fenêtre, devant son miroir, je le vois répéter sa sempiternelle litanie d'excuses. Mais, cette fois-ci, je ne serai pas au rendez-vous de la fraternelle réconciliation : il a commis un crime contre l'esprit, et ce crime est imparadonnable. Quant à moi, je resterai devant mon miroir et, redevenu seul, je soliloquerais sur la condition inhumaine du frère barbare, de la tante aveugle, de la sœur idiote, de la mère amère.

Après la parole, je fermerai les yeux. Alors je jonglerai à l'humanité du père perdu et jamais retrouvé. **NS**

1. *Œuvres complètes, t. 11, Chroniques du pays malaisé, 1970-1979*, par Victor-Lévy Beaulieu, Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 1996, 269 p. ; 39,95 \$.

2. *L'écriture mythologique, Essai sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu*, par Jacques Pelletier, Nuit blanche éditeur, Québec, 1996, 277 p. ; 24,95 \$.

minorités et des libertés formelles. Serions-nous, à ses yeux, une quelconque ethnie adolescente, sympathique, forcément ambivalente, à l'image des peuples peureux, frileux et acculturés qui ont besoin des bretelles pour rassurer leur ceinture ? Mais la tyrannie se déguiserait-elle simplement ici, au Québec, en ignorance crasse, Béotie *idiot-visuelle* où se complaisent mes compatriotes, vagues imitateurs de la médiocrité inspirée dans laquelle patauge l'Amérique ?

Constatons-le : au Québec, le crime contre l'esprit est monnaie courante. On détruit les sculptures ; on brûle les livres ; on pilonne les romans ; on enterre la poésie et les poètes congédiés à la carrière Miron... dans l'indifférence générale. Au Québec, on préfère détruire

la mémoire collective au lieu de donner les livres invendus aux bibliothèques québécoises aux rayons dégarnis, qui toutes crient famine. Quelle dilapidation des deniers publics ! Honte à l'Union des écrivains québécois qui s'écrase devant quelque Léviathan éditeur et *croisseur* grassement subventionné ! Honte à cette organisation qui signe à rabais, pour l'écrivain affolé, perdu, angoissé, une minable compensation monétaire pour œuvre sauvagement détruite, compensation qui équivaut à une passe de main sale sur la Sainte-Catherine !

Il y a beaucoup de justesse dans ces entretiens, mais l'espace me manque pour traduire la passion qui les anime. Entretiens fascinants, dis-je, où les digressions savoureuses sur le pays et l'espace du pays le disputent à l'univers

de l'enfance et de l'encombrante famille, aux chaudes interrogations sur le Pouvoir et son éternel cortège de perdants... et de lamentables gagnants. Pour mémoire, je relèverai ces propos de Victor-Lévy Beaulieu : « Dans un premier temps, l'écriture est une vengeance contre sa propre famille. »

Entretiens à lire, donc, qui dépassent le bavardage sophistiqué, l'exercice d'admiration, le narcissisme classique et le sophisme propre à toute mémoire engagée-enragée. Une fois le livre refermé, vous retrouverez votre mémoire sur pied de guerre, plus jamais occupée par les tristes souvenirs des « innombrables générations idiotes » occupées à venger l'Histoire et à saboter le futur.

Renaud Longchamps



Le Groupe Scabrini
a le plaisir d'annoncer
le mariage de deux
entreprises
passionnées
du livre.

IMPRESSION DE LIVRES
COURT ET MOYEN TIRAGES
COULEUR ET NOIR ET BLANC

L'Imprimerie d'édition Marquis et AGMV L'Imprimeur deviennent :
AGMV Marquis Imprimeur inc.

et continuent de vous offrir les services d'une équipe
dynamique, innovatrice, dont les produits sont le reflet
d'une démarche de qualité sans compromis.

Quels que soient vos besoins en imprimerie...
laissez-nous vous faire une proposition!



1 - 8 0 0 - 3 6 3 - 2 4 6 8 (4 1 8) 2 4 6 - 5 6 6 6